

Lectures 2021

En fin d'année, nous publions une rubrique dans laquelle les collaborateurs de la revue parlent librement et brièvement de leurs lectures, qui ne portent pas nécessairement sur des livres parus dans l'année ni sur des livres recommandés dans les médias.

COMMENTAIRE

KAROL BEFFA

Toujours Audiard

POLAR, suite et fin. Fugues, enlèvements, prises d'otages, rançons, revirements... Après *Le Cri du corps mourant*, après *Le Cri du mort courant*, Marcel Audiard clôt sa trilogie romanesque avec *Le Maure m'a tuer*. Jeux de mots, truculence, gouaille, férocité du trait : on retrouve dans ce *page turner* les mêmes qualités d'écriture que dans les titres précédents. Bousculant les conventions du récit, l'auteur brosse une série de portraits de flics et de truands hauts en couleur. (Marcel Audiard, *Le Maure m'a tuer*, Publishroom Factory, 2020, 372 p.)

L'excellent Le Fol

SORTIR de l'immobilisme, refuser le mépris, restaurer le mérite. Avec verve et humour, à mi-chemin entre histoire et enquête journalistique, Sébastien Le Fol décrypte les arcanes d'un monde social qui a décrété une fois pour toutes ce qui était *chic* et ce qui était *plouc*, et où l'idée que l'on se fait de la valeur est trop souvent détournée au profit des usages et des codes. (Sébastien Le Fol, « *Reste à ta place...!* », 2021, Albin Michel, 336 p.)

Réflexions sur la santé

LA santé ? Un sujet que Nicolas Bouzou explore depuis dix ans, et qu'il connaît sur le bout des

doigts. Exploration du cerveau, maladies psychiatriques, médecine génique, questions de bioéthique, transhumanisme, lutte contre les affections neuro-dégénératives : toujours portée par un sens inné de la pédagogie sollicitant l'économie, la sociologie, mais aussi l'histoire et la philosophie, la réflexion de Bouzou est parfois technique. Elle n'est jamais aride. (Nicolas Bouzou, *Homo Sanitas. Histoire et avenir de la santé*, XO Éditions, 2021, 299 p.)

Mussolini dévoilé

DIPLOMATE italien, fin connaisseur de l'histoire littéraire française, Maurizio Serra avait abordé naguère les figures de Malaparte, de Svevo et de d'Annunzio. Il décortique avec brio et bonheur les paradoxes de Mussolini, homme de ruse et de mensonges dont il dévoile toutes les facettes, intimes et publiques, personnelles et politiques. Une biographie magistrale. (Maurizio Serra, *Le Mystère Mussolini*, Perrin, 2021, 425 p.)

MICHEL BOURDEAU

Riza, l'Ottoman devenu Turc

LES raisons de s'intéresser à la Turquie ne manquent pas et on saura donc gré à Erdal Kaynar de revenir, dans cette biographie, sur les origines de la Turquie moderne. Né dans une famille d'Istanbul très proche du pouvoir, éminence grise des Jeunes-Turcs, président du

Sénat après 1918, grand francophile, Ahmed Riza est en effet un personnage clef dans le passage de l'Empire ottoman à la Turquie d'Atatürk. C'est aussi un habitué de l'opposition : pendant un long exil à Paris, puis peu après un retour pourtant triomphal, quand apparaissent des dissensions avec le comité Union et Progrès désormais au pouvoir, et à nouveau après 1918, sous le dernier sultan Vahdeddin.

À travers cette biographie, l'auteur aborde des questions qui sont toujours les nôtres. Révolutionnaire ou conservateur ? Très soucieux de rassurer les puissances étrangères, Riza veut éviter de suivre le chemin de la Révolution française, où 1789 conduit à la Terreur, puis à Bonaparte. Laïc ou religieux ? Le rapport complexe d'un empire multiracial, multireligieux, avec sa population proprement turque, qui aboutit à la substitution progressive de *turc* à *ottoman*, ainsi que l'attention soutenue accordée à l'attitude des puissances occidentales envers la Sublime Porte, qui servent comme de trame à l'ouvrage, conduisent à s'intéresser à la place de l'islam dans un État moderne, comme à la façon dont il était alors perçu chez nous. La confiance de Riza, qui avait publié en 1897 *Tolérance musulmane*, dans la capacité de l'Occident à comprendre l'islam s'effrite peu à peu. En 1907, il fonde la Fraternité musulmane, une des premières associations de ce type en France. Après 1918, révolté par l'occupation de l'Anatolie, il en conclut à *La Faillite morale de la politique occidentale en Orient* (1922). Cent ans après, on peut se demander si le verdict n'est pas toujours valable.

Plus d'un lecteur sera rebuté par la taille du volume. Son caractère biographique compense pourtant ce que cela peut avoir de dissuasif et il serait dommage que, pour cette seule raison, l'ouvrage passe inaperçu. (Erdal Kaynar, *L'Héroïsme de la vie moderne. Ahmed Riza (1858-1930) en son temps*, Paris-Louvain-Bristol, Peeters, 2021, 1018 p.)

JEAN-CLAUDE CASANOVA

Feu Sternhell

J'AI lu bien tard, dans la quiétude du confinement, *Fascisme français* (Tempus, 2020, 426 p.). Introduit par Jean-Noël Jeanneney, dirigé par Serge Bernstein et Michel Winock, ce livre réunit autour d'eux les meilleurs historiens de la France du xx^e siècle (Jean-Pierre Azéma, Robert Belot, Simon Epstein, Jacques Julliard, et beaucoup d'autres). Ils expliquent que Zeev Sternhell comprenait mal l'histoire politique française

et qu'avec son dernier livre, il avait atteint un sommet en faisant du PSF du colonel François de La Rocque un parti « fasciste ».

Ce à quoi ressemble le plus le PSF de 1936, c'est au RPF de 1947. Ni l'un ni l'autre ne sont des partis « fascistes », si l'on donne au terme un sens précis : une étroite similitude avec le parti de Mussolini en Italie ou le parti national-socialiste en Allemagne. Les communistes ne définissent pas le fascisme avec précision et donc le voient partout. Ils avaient dénoncé le PSF comme fasciste. Ils assimilèrent ensuite le RPF au fascisme. Sternhell procède comme eux : le fascisme, pour lui, n'est que la combinaison du nationalisme avec la critique de la démocratie parlementaire et du capitalisme. À ce compte, de Georges Sorel au gouvernement de Vichy, la France devient la matrice du fascisme européen. On s'accordera pour reconnaître que les communistes français ne sont pas les meilleurs guides en matière de vérité historique. Il en est de même pour Sternhell : rarement véridique, toujours acrimonieux. Car il ne lui suffit pas de dérailler, il fallait aussi que les historiens proches de René Rémond ou de Sciences Po qui ne partageaient pas ses vues ne soient mus que par la volonté de dissimuler le péché capital de la France. Ajoutez à cette acrimonie le fait qu'il avait déjà dénoncé, en 1983, Bertrand de Jouvenel comme un « fasciste » majeur, que Jouvenel lui avait fait un procès, que Raymond Aron avait témoigné en faveur de Jouvenel, que Sternhell avait été condamné et n'avait pas osé faire appel du jugement. Cette rancune à l'égard d'Aron et de Jouvenel a fait que *Commentaire* s'est trouvé dans sa ligne de mire, en même temps que nos éminents historiens. Il reproche à Aron d'être le « protecteur » (*sic*) de Jouvenel, de « dédouaner » (*sic*) Carl Schmitt, d'avoir correspondu avec Fabre-Luce, d'avoir publié un article de lui sur Benjamin Constant (pourquoi pas ?). Il me reproche de comparer l'attentisme de Couve de Murville entre 40 et 42 à celui de Fabre-Luce dans les deux premiers volumes du *Journal de la France*. Précisons donc. On lit dans le journal de Charles Rist :

Le 4 octobre 1941, vu Couve, il me dit la préoccupation de Vichy de voir les États-Unis reconnaître le nouveau gouvernement de Gaulle, sous la pression de l'opinion, et sa hâte de me voir partir pour les États-Unis afin de combattre cette tendance.

En 1943, quand Couve rejoint Alger, avec l'accord de son ami Jardin, directeur de cabinet de

Laval, il ne rejoint pas de Gaulle mais Giraud. Comme Jean Monnet, il rejoindra de Gaulle quand il constatera, avec tout le monde, que Giraud n'est pas fait pour la politique. Son évolution, comme celle de Fabre-Luce est simple : de Pétain à Giraud puis à de Gaulle. Cela ne gênait pas le Général qui a toujours apprécié Couve, comme il appréciait Léon Noël que Pétain avait désigné comme son successeur.

Je ne sais pas pourquoi Sternhell s'est transformé en Grand inquisiteur. Il oublie que Jouvenel a condamné l'accord de Munich en 1938, car, comme sa mère, qui était juive, il admirait Benes et la démocratie tchèque. Ce qui n'est pas très «fasciste»! Mais le destin a été miséricordieux pour Sternhell. Il est mort juste avant la parution de ce livre qui l'accable et que nous admirons. Qu'il repose en paix.

ALEXANDRE GRANDAZZI

De Rome à Pompéi

CETTE percutante synthèse sur l'Antiquité romaine entend surprendre et en même temps distraire ses lecteurs. Elle y réussit fort bien car Giusto Traina, professeur en Sorbonne (à Sorbonne Université, comme on dit aujourd'hui, hélas...), connaît son métier. L'histoire romaine est une bien grande chose, mais qui ne fait plus partie de la culture générale; c'est pourquoi l'auteur prend le parti de la présenter avec humour, et en la rapprochant souvent de l'actualité politique et culturelle. Chacun des dix-sept chapitres, numérotés à la romaine comme il se doit, porte un titre tiré d'une locution latine, l'ensemble constituant un utile et finalement très sérieux bréviaire sur Rome, son empire et sa civilisation. Historiographie, institutions, politique, guerre, culture grecque, impérialisme, sciences, ingénierie, religion, chute de Rome, césarisme, immigration : sur tous ces sujets, et sur d'autres, ce livre, petit mais dense, nous rappelle que «sans l'Histoire romaine, on ne peut que vivre moins bien». (Giusto Traina, *Histoire incorrecte de Rome*, trad. de l'italien par É. Vial, Les Belles Lettres, 2021, 288 p., 31 ill.)

*

Spécialiste de l'influence de la civilisation romaine dans la culture occidentale, le latiniste Claude Aziza a concentré dans ce livre délicieux, émouvant et joliment écrit, son expérience personnelle de Pompéi et sa connaissance approfondie tant de la ville antique et de ses secrets que

des œuvres modernes nées à son propos, dans bien des domaines – histoire, fiction, arts figurés, cinéma, mais aussi séries télévisées et bandes dessinées. Le résultat en est un livre dont chaque chapitre se présente comme une promenade en compagnie de ce qu'on pourrait appeler un visiteur type : on y suivra donc des romanciers, de Bulwer-Lytton à Amélie Nothomb en passant par Alexandre Dumas, Mark Twain et Malaparte, des poètes comme Nerval, Goethe ou Gautier, des essayistes comme Germaine de Staël, des souveraines comme Poppée ou Caroline Murat, des archéologues comme Winckelmann, Fiorelli ou Gaston Boissier, des savants comme Taine ou Freud. On relira les inscriptions piquantes laissées par les dévots antiques de Vénus, et on pourra rêver aux charmes d'un passé si lointain et si proche, avec tous les héros et héroïnes de romans ou de films censés s'être déroulés à Pompéi, personnages imaginaires devenus aussi réels que ceux dont l'archéologie retrouve les traces. Une totale réussite. (Claude Aziza, *Pompéi. Promenades insolites*, Les Belles Lettres, 2021, 280 p., 48 ill.)

DONATIEN GRAU

Les âges de la vie en peinture

ON pense souvent la médecine comme un art : les termes de la doctrine hippocratique sont ainsi souvent employés en critique littéraire. Mais on a rarement regardé l'art – l'histoire de la peinture – suivant la perspective de la médecine. Dans *Naissance de l'humain en peinture*, publié en 2015, Philippe Abastado, médecin de profession et docteur en épistémologie, étudie cette catégorie humaine dans la peinture occidentale : partant du principe que la vie est vieillissement, il propose une histoire alternative de l'art. Il analyse des œuvres clefs de la peinture en identifiant les phénomènes médicaux qui y sont dépeints. Surtout, il montre que la confrontation de la peinture et de la médecine permet de jeter un nouveau regard sur ce qui fait notre humanité, au travers de son souci des représentations. L'approche de Philippe Abastado se caractérise par son étude à la fois très fine de certaines œuvres, très ouverte dans la chronologie occidentale – les œuvres étudiées vont de la Renaissance à aujourd'hui – et sa grande ambition épistémologique. (Philippe Abastado, *Naissance de l'humain en peinture*, L'Âge d'Homme, 2015, 278 p.)

Sionisme et judaïsme

DANS un ouvrage récent, le philosophe israélien Raphaël Zagury-Orly interroge le sens du sionisme dans le monde actuel, à la fois dans la société israélienne même – avec ses tensions et la montée de nationalismes –, dans la pensée et la politique contemporaines, en France, en Europe et aux États-Unis. Face au refus du sionisme à l'intérieur et à l'extérieur du judaïsme, il en identifie la promesse et les héritages multiples. L'État d'Israël a surgi dans les suites de la Shoah, mais il cristallise une histoire large, ample, et intègre de multiples pensées politiques : l'utopie sioniste est une inspiration politique extrêmement riche, qui se libère des articulations strictement religieuses du judaïsme aussi bien que de la situation politique pour manifester un trait essentiel du judaïsme : l'ouverture du singulier. Telle est, parmi d'autres, une des leçons fertiles de l'ouvrage de Raphaël Zagury-Orly. (Raphaël Zagury-Orly, *Le Dernier des sionistes, Les Liens qui Libèrent*, 2021, 224 p.)

JEAN-THOMAS NORDMANN

Une somme sur le XVII^e siècle français

LES mélanges et recueils d'articles encombrant trop souvent nos bibliothèques de tout un fatras de contributions inutiles desquelles n'émergent que quelques développements intéressants. Ce n'est pas le cas de cet ample volume dont rien n'est à sacrifier et dont l'impeccable érudition n'est jamais pesante. Au terme de plus de quarante années d'une carrière de chercheur amorcée par une thèse éblouissante sur la politique de Pascal, Gérard Ferreyrolles rassemble en trente-sept études les éléments d'une histoire littéraire du sentiment religieux qui prend place aux côtés du *Port-Royal* de Sainte-Beuve et de la grande synthèse de l'abbé Bremond.

La littérature du XVII^e siècle se nourrit quasi constamment d'une réflexion sur la condition humaine balisée par des données religieuses qui constituent système de valeurs omniprésent. Ce siècle est « le siècle des saints », de saint Augustin assurément, mais aussi, et encore, de saint Thomas. Pascal et Bossuet se taillent la part du lion. Leurs conceptions de la politique, de l'histoire et de l'anthropologie ont fait l'objet de la plupart des travaux de l'auteur et sont ici très largement exposées, mais des monographies éclairantes enrichissent notre connaissance de

La Rochefoucauld, de Mme de Lafayette, de Fénelon et de La Fontaine : le réalisme démythificateur des *Maximes* s'appuie sur un augustinisme laïcisé. *Télémaque* est le roman de « la surimpression du paganisme et du christianisme » du fait de l'omniprésence du pur amour. Les conflits qui sous-tendent *La Princesse de Clèves* associent l'amour à un univers magique au sein duquel la passion se fraie un chemin dans le maquis des répressions de tous ordres. Le message de sagesse des *Fables* tire un surcroît de sens d'une analyse des réminiscences bibliques, assurément éparées, mais dont le rassemblement fait ressortir un contre-poids chrétien aux traditions païennes du recueil. Des chapitres transversaux apportent des lumières neuves sur la place des correspondances, sur les formes de la polémique, sur la poétique de l'histoire et sur les rapports de la rhétorique et du christianisme.

Le titre de l'article « Goldmann visionnaire » est à prendre *cum grano salis*, l'adjectif devant être compris dans son sens classique d'« extravagant ». Nous y trouvons une démonstration lumineuse – et, espérons-le, définitive – des impasses et de la stérilité de la critique marxiste dans ses tentatives d'explication du jansénisme. (Gérard Ferreyrolles, *De Pascal à Bossuet. La littérature entre théologie et anthropologie*, Honoré Champion, 2020, 750 p.)

BENOÎT PELLISTRANDI

Le moment espagnol et catalan

DEUX anciens directeurs de quotidiens nationaux – José Antonio Zarzalejos a dirigé *ABC* de 1999 à 2004 ; Marius Carol, le grand titre catalan *La Vanguardia* de 2013 à 2020 – nous donnent deux livres majeurs pour comprendre le moment espagnol et catalan qui, au-delà de ses lectures nationales, participe du débat européen actuel. Zarzalejos propose un premier bilan du règne de Philippe VI : rappelant les conditions de l'abdication de son père et montrant combien la dégradation du prestige personnel de Juan Carlos atteint la réputation de la Couronne, il s'attache à mettre en valeur l'extraordinaire difficulté de l'action du roi actuel. Face à une famille « dysfonctionnelle », face à des forces politiques qui plaident pour l'instauration d'une République, face à une classe politique discréditée et divisée, face à des indépendantistes catalans qui le rejettent, Philippe VI n'a d'autre

issue que le respect scrupuleux de sa mission constitutionnelle et la restauration d'une image positive de la monarchie. Pour Zarzalejos (et les sondages vont dans le même sens), le travail porte ses fruits.

Avec le récit que Marius Carol nous donne de la crise catalane qu'il a observée comme directeur de *La Vanguardia*, on entre dans les méandres de la politique en Catalogne. S'y révèlent le poids du pujolisme et du clientélisme que le nationalisme de l'ancien président de la Généralité a autorisé à développer de manière systématique pendant plus de 25 ans... et ses effets actuels. On mesurera à quel point Artur Mas, président de la Généralité catalane de 2010 à 2015, a été un apprenti sorcier quand il a embrassé la cause indépendantiste à laquelle il ne croyait pas. On sera consterné d'apprendre comment Carles Puigdemont, mais aussi Mariano Rajoy, ont amplifié une crise par l'illusion lyrique du premier et l'attentisme coupable du second. Une lecture passionnante qui montre que derrière les idées, ce sont les femmes, les hommes et leurs qualités qui font l'histoire. Dans ce cas, ils ne s'y sont pas grandis ! (José Antonio Zarzalejos, *Felipe VI. Un rey en la adversidad*, Barcelone, Planeta, 2021, 352 p. ; Marius Carols, *El camarote del capitán. El mirador privilegiado de un director de diario en tiempos convulsos (2013-2020)*, Barcelone, Destino, 2021, 256 p.)

PHILIPPE RAYNAUD

La question « woke »

L'ANNÉE qui se termine aura été marquée par l'importance croissante de ce que l'on pourrait appeler la « question woke », que l'on retrouve dans plusieurs débats ou querelles (sur la réalité de l'« islamophobie », sur la signification du féminisme, sur la place du « racisme » dans la société et la politique françaises, sur les politiques de mémoire, etc.). Cette question a joué un certain rôle dans les élections municipales (où elle a contribué à la défaite de la gauche en Île-de-France), et elle est déjà largement présente dans la campagne présidentielle. Je propose donc quelques lectures qui, à des titres divers, peuvent alimenter la réflexion de nos lecteurs sur ce sujet.

On trouvera dans l'ouvrage de Jacqueline Lalouette, *Les Statues de la discorde (Passés composés, 2021, 240 p.)*, une bonne mise au point – sereine ou prudente – sur les soubassements

et les enjeux historiques des diverses attaques, sauvages ou officielles, dont sont l'objet depuis quelque temps les statues et les monuments de « grands hommes » que l'on associe, à tort ou à raison si ce n'est à tort et à travers, au souvenir de la colonisation et de l'esclavage.

Caroline Fourest, qui défend depuis longtemps avec constance une version de gauche de la tradition « républicaine » française, donne un tableau nuancé des passions qui traversent une large partie de la jeunesse française (*Génération offensée*, Hachette, « Le Livre de Poche », 2021, 160 p.).

Ces débats recourent en partie une opposition largement relayée par la presse américaine entre l'« universalisme » et le rationalisme français et la culture juridique des pays de langue anglaise, qui serait moins « abstraite » et plus sensible aux droits des individus et des minorités. Pour mieux comprendre cet aspect culturel des querelles d'aujourd'hui, je recommande les livres de Nathalie Heinich (*Oser l'universalisme. Contre le communautarisme*, Le Bord de l'eau, « Clair & net », 2021, 140 p.) et de Douglas Murray (*La Grande Déraison. Race, genre, identité*, L'Artilleur, 2020, 462 p.). Le livre de Nathalie Heinich donne une excellente analyse des « innovations idéologiques apparues ces derniers temps en France » (politique des identités, féminisme différentialiste et « décolonial », nouvelles censures au nom de la « *cancel culture* »), qu'elle réunit sous la bannière d'un « communautarisme » auquel elle oppose, dans un vigoureux plaidoyer, un « universalisme » qui serait seul capable de fonder et de préserver les idéaux modernes de liberté et d'égalité. L'ouvrage de Douglas Murray nous montre comment est à l'œuvre dans nos sociétés une nouvelle « dialectique des Lumières » (certes bien différente de celle que dénonçaient les penseurs de l'École de Francfort). Fidèle à ce qu'il y a de meilleur dans la tradition conservatrice britannique, il accepte l'essentiel de la révolution des mœurs qui a commencé dans les années 60 pour mieux montrer comment la nouvelle politique des identités se retourne contre les valeurs libérales qui l'ont rendue possible et acceptable. Les deux auteurs s'inscrivent dans des traditions très différentes mais la convergence de leurs analyses n'en est que plus frappante. L'un et l'autre cherchent un juste équilibre entre les droits des individus et les revendications des communautés. La « républicaine » française, qui a médité sur l'histoire de la Révolution, n'oublie pas que les

idéaux modernes peuvent se retourner contre eux-mêmes. Le conservateur britannique, qui s'inscrit dans le sillage de Burke, ne méconnaît pas pour autant la signification universelle des principes libéraux.

PIERRE RIGOULOT

Lire au lit

HISTOIRE de ma vie est, entre autres, un livre politique. Casanova y cherche moins la rationalité, cependant, que le rejet de la chape pesante jetée sur la vie intellectuelle par l'Église. D'où de surprenantes recherches entreprises du côté de la numérologie et de l'alchimie. La volonté de s'opposer aux certitudes convenues et imposées l'emporte sur la recherche d'un discours fondé et vrai.

Nous parcourons une Europe qui existe par sa culture et la richesse de ses classes dirigeantes. La description de la vie quotidienne à Londres est un des grands moments de ces mémoires et une anticipation de Dickens.

Bien sûr, la sexualité est présente, mais Casanova n'est pas Don Juan et ne collectionne pas les femmes séduites. Une relation privilégiée suppose esprit et beauté. L'illustre joliment une scène étonnante où, couché avec elle, Casanova lit toute une nuit l'Arioste avec la belle Clémentine. (Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, suivi de textes inédits, 3 tomes, Robert Laffont, «Bouquins», 1993, 4054 p.)

Un nouveau Guerre et Paix ?

OUVRAGE méconnu, *Le Cheval rouge* d'Eugenio Corti est un gros pavé jeté dans notre mare mémorielle de la Deuxième Guerre mondiale, ainsi recentrée sur la Méditerranée et surtout sur le «front de l'Est» où des centaines de milliers de soldats furent envoyés par le Duce aux côtés des forces allemandes, roumaines, espagnoles et croates.

Certains furent volontaires, fascinés, comme l'auteur, par l'inimaginable : une société sans Dieu. Ils la virent, et même de trop près, et l'on affronte avec eux le froid, les tirs d'artillerie, les scènes de cannibalisme ou d'exécutions en série. *Le Cheval rouge* évoque une figure de l'Apocalypse mais déployée sous nos yeux parmi des individus de chair et de sang enracinés dans la terre italienne, en sorte que la comparaison faite ici et là avec *Guerre et Paix* n'est pas usurpée. La destruction d'un monde ancien a

bien eu lieu là-bas, mais le sens de la fraternité des paysannes ou le respect de l'art par les intellectuels témoignent d'une résistance et d'une pérennité du sens du sacré.

Corti, par cette saga, montre sa foi en un ordre démocrate et chrétien opposé à la pantomime des fascistes et au Mal que véhiculent nazis et communistes. Il aura la chance, comme certains de ses personnages, de pouvoir défendre cet humanisme dans l'Italie d'après-guerre. (Eugenio Corti, *Le Cheval rouge*, Noir sur blanc, Genève-Paris, 2019, 1 409 p.)

JOHN REGISTER

Weygand

SPÉCIALISTE au Service historique de la Défense, Max Schiavon, s'appuyant sur des archives inédites, se livre dans *Weygand. L'intransigeant* (Tallandier, 2018, 590 p.) à une réhabilitation convaincante de celui qui fut «parachuté» du Moyen-Orient en métropole pour être généralissime des armées alliées en mai 1940 alors que la campagne de France était déjà perdue. Avec ténacité il tenta de redresser la situation et, lors de la défaite, il épargna une capitulation à l'armée française et put obtenir un armistice, propice à de futures échappatoires. Il n'abandonna pas son désir d'en découdre avec les Allemands, mais préférait le faire dans des conditions plus favorables en Afrique du Nord, et surtout dans le cadre d'un État de droit et non dans la «dissidence» gaulliste. L'occasion se présenta en novembre 1942. Même si les SS l'empêchèrent de quitter la métropole en l'incarcérant en Allemagne, Weygand eut la satisfaction d'apprendre plus tard que son armée d'Afrique avait participé aux côtés des Anglo-Américains à la libération de l'Europe. Il n'eut pas la reconnaissance qu'il méritait, à cause de De Gaulle, mais il garda l'estime et le respect de l'armée.

Le Sacré-Cœur

À CAUSE de l'âpre lutte entre monarchistes-catholiques et républicains-laïcards, la construction de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, conçue en janvier 1871 au début de «l'année terrible», reprise sous la «République des ducs», ne fut achevée qu'en 1920, après l'affaire Dreyfus et une autre guerre. Pourtant le Sacré-Cœur est devenu incontestablement un

site iconique de Paris, tout comme la tour Eiffel. Patrick Sbalchiero, sociologue avisé des religions, nous raconte les péripéties politiques et religieuses de cette histoire compliquée, en y ajoutant aussi les disputes entre les différents architectes. On la lira avec plaisir dans son livre, *La Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Une épopée incroyable au cœur de l'histoire de France* (Artège, 2020, 268 p.).

Le dernier livre de Fumaroli

NOUS venons de perdre Marc Fumaroli, mais il nous a laissé un beau texte inédit, retrouvé par son neveu et publié avec une préface de Pierre Laurens sous le titre *Dans ma bibliothèque. La guerre et la paix* (Les Belles Lettres/de Fallois, 2021, 460 p.). Ce sont des «échappées politiques» entre guerre et paix, comme le manuscrit en portait le titre. Ce n'est qu'un des thèmes explorés. Il s'agit surtout d'une évocation détaillée de la personnalité à différentes facettes de ce créateur artistique que fut le comte de Caylus (1692-1765) sur lequel Fumaroli travaillait à la fin de sa vie en dépit de la longue maladie qui devait l'emporter. Il nous livre aussi ses réflexions sur l'œuvre, nouvelle *Guerre et Paix*, de l'écrivain soviétique Vassili Grossman. Il cite ce passage, pendant l'invasion de l'URSS, quand un responsable nazi, au lieu de fusiller un commissaire communiste, lui dit que leurs deux régimes totalitaires étaient similaires et qu'ils avaient un intérêt commun à combattre les Juifs. Quelle perspective inquiétante pour la vieille civilisation européenne à un tournant critique d'une guerre mondiale! Marc Fumaroli en était conscient.

LAURENT THEIS

Souvenir, que me veux-tu ?

À LA différence de Verlaine, Michel Winock, se souvenant des *Jours anciens* (Gallimard, 2020, 192 p.), ne pleure pas. Après l'émotion pudique planant sur les années d'enfance, dans *Jeanne et les siens* (2003), l'historien retourne au temps de l'adolescence, de l'immédiat après-guerre à l'épuisement de la IV^e République. Ici, affleure le Flaubert de *L'Éducation sentimentale*, dont la lecture fut constitutive de sa personnalité. Ce parcours parallèle entre la construction de soi et la reconstruction de la France pourrait bien être, pour la génération née au milieu des années 30, «ce que nous avons eu de meilleur».

L'avenir prenait alors les couleurs du progrès, lui-même promesse de bonheur possible. L'école primaire à Arcueil, le lycée Lakanal à Sceaux, la Sorbonne, les jeux de rue dans une insouciance inimaginable aujourd'hui, les petits boulots, les logements exigus et les premières voitures recomposent sous la plume sobre et sensible de M. Winock, attentive aux détails de la vie ordinaire, tout un monde que nous avons perdu, et restitue admirablement l'air du temps. Y pénètre, très tôt chez le futur historien comme chez beaucoup de ses congénères, la passion de la politique, aiguisée par la guerre d'Algérie qui suscite les premiers engagements. C'était hier, c'est déjà bien loin : souvenir, que me veux-tu ?

*

Dans *Le Rocher de Süsten. Mémoires, 1942-1982* (Seuil, 2020, 428 p.), c'est de mémoire qu'il s'agit, ce beau navire avec lequel Jean-Noël Jeanneney navigue sur les quarante premières années de son existence, de la prime enfance à Grenoble à la présidence de Radio France en 1982. L'héritier d'un patriciat républicain patronné par la figure tutélaire de Clemenceau, auquel s'adjoint de Gaulle et se glisse Mitterrand, a tiré de ses origines le parti le plus intelligent et le plus fécond, à quoi d'aucuns ne réussissent pas. Son immersion précoce dans la vie intellectuelle et politique, entre la table familiale et Normale Sup, lui dessine une trajectoire d'historien et de serviteur de l'État au cours de laquelle, plus qu'on ne l'attendrait, l'indécis au précis se joint, ce qui ajoute au prix d'un récit alerte et tissant l'anecdote avec la réflexion. L'effet de génération s'y déploie puissamment. C'est notre histoire, déjà.

ÉRIC THIERS

Paternités

DEUX livres, si différents, nous parlent du dernier aventurier du monde moderne, pour reprendre les mots de notre cher Péguy : le père. Du père mais aussi du fils.

Scali Delpéyrat, comédien et désormais auteur, publie un monologue qu'il a joué sur scène (*Je ne suis plus inquiet, Actes Sud, «Au singulier», 2020, 72 p.*). Sans l'air d'y toucher, par la succession de petits tableaux, le texte se révèle bouleversant. C'est l'histoire d'une inquiétude, d'une intranquillité d'être, d'une solitude moderne que rien ne semble pouvoir apaiser. Puis au fil des mots

s'installe la consolation, sans qu'on y prête attention. Un souvenir remonte à la surface, comme une évidence enfouie : le fils a été aimé par son père disparu. Un amour pudique qui porte encore celui qui fut ainsi aimé, au-delà de la séparation.

Quant à Pierric Bailly, c'est sous la forme d'un roman, contemporain d'allure et de style, qu'il pose la question universelle : qu'est-ce qu'un père ? Un jeune homme, qui dérivait, après un séjour en prison, voit naître et grandir le fils de la femme qu'il vient de rencontrer. Il n'en est que le beau-père, dirait-on. Mais celui qui élève un enfant est bien plus en réalité, surtout s'il le porte chaque jour. Et cet amour ne peut s'éteindre, même quand le « vrai » père resurgit et que l'enfant s'en va. Ce livre sensible et direct, à l'écriture sans fard, nous dit quelque chose de vies ordinaires qui, en vérité, ne le sont pas. Et on le lit d'une traite ; c'est si rare aujourd'hui. (Pierric Bailly, *Le Roman de Jim*, P.O.L., 2021, 256 p.)

PHILIPPE TRAINAR

Un été avec Aghion en compagnie de Schumpeter

IL est de bon ton, à droite comme à gauche, chez les scientifiques comme chez les littéraires, chez les économistes comme chez les théologiens, de vilipender le capitalisme de marché dont l'esprit de lucre serait responsable de la montée des inégalités, de la concentration du pouvoir entre les mains de quelques entreprises de technologie, de l'alternance insupportable des booms et des crises, du pillage des ressources naturelles de la planète, des guerres, des pandémies...

Philippe Aghion, Céline Antonin et Simon Bunel prennent le contrepied de ce procès qui oublie tous les bénéfices que nous tirons du capitalisme de marché et de ses incitations à l'innovation. S'inspirant de la tradition schumpétérienne, ils saisissent la dynamique de ce capitalisme de marché au travers de l'expression ambivalente « destruction créatrice » qui combine de façon indissociable les aspects négatifs de la concurrence, que sont les faillites et les mises à pied, et ses aspects positifs, que sont l'incitation à innover et la création d'emplois.

L'ouvrage, qui se situe dans le prolongement de conférences données par Philippe Aghion

au Collège de France et de travaux antérieurs sur la croissance endogène, développe l'analyse de Schumpeter dans les domaines de la macro-économie, de la finance, de la fiscalité, des échanges internationaux et des inégalités que Schumpeter n'avait fait qu'effleurer. Il la fonde en outre sur un appareil empirique impressionnant qui confirme la prévalence de cette dialectique de la destruction créatrice dans les économies de marché actuelles. Il en résulte un ouvrage tout à la fois érudit, plaisant et convaincant.

Pour les auteurs, la destruction créatrice liée à la concurrence, et la croissance qu'elle favorise, sont la solution à nos maux. C'est le marché qui stimule l'innovation en récompensant les innovateurs, y compris à la faveur des importations et des investissements directs étrangers qui véhiculent idées nouvelles et incitations locales à l'excellence. C'est lui qui, aujourd'hui, impulse la révolution technologique verte qui doit nous permettre de lutter contre le réchauffement climatique. C'est lui qui fournit le capital dont les nouvelles entreprises dynamiques ont besoin pour prospérer et se développer. Certes la concurrence induit aussi de nouvelles inégalités qu'il faut tempérer sans pour autant les éradiquer car elles incorporent les incitations nécessaires à l'innovation et à la croissance.

Les auteurs insistent à raison sur le fait que le paradigme de la destruction créatrice doit également inspirer nos politiques économiques. Les gouvernements doivent protéger les brevets, soutenir la recherche fondamentale qui est une activité à haut risque, éviter une taxation excessive qui dissuade la création de richesses et empêcher les innovateurs d'hier de circonvenir à leur profit la concurrence. Parallèlement, afin d'éviter de nouvelles inégalités, ils doivent veiller à une répartition équitable du surplus de richesses induit par la concurrence, en assurant les perdants de la concurrence et du marché du travail flexible.

Reste que ce plaidoyer ne convaincra pas tout le monde, surtout quand les effets négatifs de la destruction précèdent les effets positifs de la création et que la question de la répartition des coûts de cet « investissement » initial ne fait pas consensus. (Philippe Aghion, Céline Antonin et Simon Bunel, *The Power of Creative Destruction. Economic Upheaval and the Wealth of Nations*, Belknap Press of Harvard University Press, 2021.)